

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 30 novembre 1908. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lna. Fahrenheit Centigrade

Retour de la Flotte.

L'escadre américaine de seize cuirassés que commandait le contre-amiral Sperry quitte aujourd'hui la Baie de Manille pour rentrer aux Etats-Unis. Il y a déjà près d'un an, au mois de septembre, sur la côte américaine de l'Atlantique, après avoir été passée en revue par le Président des Etats-Unis entouré des hauts dignitaires de l'état, des ambassadeurs étrangers, etc. Le contre-amiral américain a suivi avec toute l'attention qu'elle méritait un splendide croisière dans l'immense Pacifique, et il s'est réjoui de l'accueil si chaleureusement cordial qui lui a été fait partout où elle a fait escale.

Elle revient aujourd'hui de l'Extrême-Orient par une autre route, et elle sera reçue aux points où elle touchera dans l'Océan Indien et la Méditerranée, avant d'atterrir à la côte américaine d'où elle est partie, avec tout autant de sympathie et de plaisir que dans le Pacifique. Mais elle pourrait désormais un voyage d'agrément. Son retour par la voie des eaux européennes n'a été décidé que pour qu'elle accomplisse littéralement le tour du monde. Elle n'a aucune mission à remplir dans les ports du Vieux Monde et sa présence n'y aura aucune signification politique.

De reste, le gouvernement de Washington est parfaitement attentif au but qu'il visait en mobilisant tous ces gros bâtiments et en les envoyant en Extrême-Orient. Tout d'abord, son départ pour San Francisco, objet annoncé de la croisière, a eu pour effet, comme on le désirait, de calmer le Japon qui commençait à ne plus montrer toute la conciliation désirable dans ses négociations avec les Etats-Unis relativement à certaines questions. Plus tard, lorsque le danger d'une sérieuse querelle parait écarté, il fut annoncé que l'escadre traverserait le Pacifique pour faire flotter le pavillon étoilé sur les côtes d'Extrême Orient et présenter les compliments de l'Oncle Sam aux Asiatiques, en particulier aux bons amis les Ja-

ponais. Et M. Taft, qui s'installera à la Maison Blanche le 4 mars, profita de la bonne impression produite par la nouvelle de la prolongation de la croisière pour se rendre à Tokio et y jeter les bases du règlement des questions en litige entre les gouvernements du Japon et des Etats-Unis.

Sa visite au Japon est terminée depuis quelques jours, et on sait de quelles manifestations d'amitié et d'enthousiasme elle a été le prétexte chez les Japonais. Il n'est d'attentions qu'on n'ait eue pour les marins de l'amiral Sperry dans le monde officiel et dans le peuple, et c'est en toute justice qu'on peut dire que la réception faite aux Américains dans l'empire du Mikado est incomparable.

Et voici qu'aujourd'hui, au moment où la prose des cuirassés de contre-amiral Sperry se teurbe vers le port d'où ils sont partis, on annonce qu'une entente est conclue entre les gouvernements des deux pays. La présence de l'escadre américaine dans les eaux d'Extrême-Orient n'a certes pas été sans exercer une influence sur la conclusion de cette heureuse entente qu'on peut regarder comme le couronnement de sa croisière.

L'escadre a rempli une haute mission patriotique et les Américains ne sauront trop fêter leurs marins lorsqu'ils reparaitront à Hampton ou à New York.

Opinion allemande sur l'artillerie française.

L'«Allgemeine Arme Correspondenz», parlant de la question des batteries lourdes de campagne, énumère les mesures prises en France pour introduire ces nouvelles batteries dans l'armement. Elle donne, d'après des sources françaises, un résumé des opinions qui ont cours en France sur l'emploi de cette artillerie. Elle ajoute: Toutes ces idées nouvelles laissent reconnaître clairement la tendance, à la vérité très actuelle, mais non moins digne de remarque, qui s'affirme en France d'année en année: la tendance à suppléer au matériel humain par le matériel mécanique, en raison de la décroissance progressive de la natalité et des effectifs. La réalisation de ce système n'est possible que partiellement. Nous n'en sommes pas encore à faire la guerre avec des machines au lieu de la faire avec des hommes.

Candidature de M. Drumont.

M. Edouard Drumont pose sa candidature au fauteuil de M. Victorien Sardou à l'Académie française. Voilà, certes, une nouvelle qui n'étonnera aucun de ceux qui savent les fortes passions exprimées dans un style impeccable. L'œuvre politique et les études sociales de directeur de «Libre Parole» sont sans doute très discutées, mais son œuvre purement littéraire, on ne se retourne pas la trace des luttes ardentes, des conflits d'opinions qui ont donné un si puissant relief à sa très vaillante personnalité, ne compte que des admirateurs. Les historiens, tous ceux qui ont le goût des lettres, apprécient en lui le chercheur érudite, l'écrivain qui a écrit et qui, s'il plaît à Dieu, écrira longtemps encore d'admirables pages. On dit que la candidature de

M. Edouard Drumont est patronnée par deux très éminents académiciens.

Le jubilé du prince de Liechtenstein.

La petite principauté de Liechtenstein, a été récemment le théâtre d'un événement qui n'aurait pas manqué d'attirer la foule cosmopolite. On chercha à obtenir le consentement du prince moyennant une rente annuelle d'un million de couronnes. Mais par deux fois le prince repoussa énergiquement les offres qui lui furent faites.

Le prince Jean II, prince constitutionnel de Liechtenstein, est né à Eigrub en Moravie, le 5 octobre 1840. Il succéda le 12 novembre 1858, à son père le prince Aloys sur le trône de Liechtenstein, principauté limitrophe de Vorarlberg et de la Suisse. Il avait étudié à Bonn et voyagé longuement en France, en Angleterre, en Italie et en Scandinavie. Doué d'un sentiment artistique très vif, le prince de Liechtenstein a rassemblé une collection de tableaux, célèbre dans le monde entier. Le prince de Liechtenstein passe pour le mécène le plus éclairé et le plus généreux qui soit actuellement en pays allemand. Il sert pendant quelques temps comme lieutenant dans un régiment de uhlans mais l'état de sa santé le força de renoncer à la vie militaire. Depuis lors, le prince de Liechtenstein partage son temps entre l'agriculture, la chasse et les questions d'art. Le gouvernement de son Etat lui cause peu de soucis. Il est resté célibataire: la principauté de Liechtenstein doit échoir un jour aux enfants de ce seigneur, laquelle a épousé elle-même un prince de Liechtenstein et dont le fils Aloys a épousé la sœur du prince héritier d'Autriche.

La capitale de la principauté de Liechtenstein s'appelle Vaduz, mais Jean II n'y réside pas. Il n'a pas reparu à Vaduz depuis dix ans. Il habite le plus souvent dans son château d'Eigrub en Moravie. Le prince Jean II possède en terre d'énormes richesses. Il est propriétaire en Moravie, Bohême, Basse-Autriche, Silésie, Hongrie et Salzbourg de 33 domaines d'une superficie totale de 187,000 hectares. Sa merveilleuse galerie de tableaux constitue une des curiosités de Vienne. Dans la même ville, la famille Liechtenstein possède la bibliothèque de 100,000 volumes comprenant aussi de précieux incunables et une collection unique de «mémoires».

Le prince de Liechtenstein, avouons-le, aime aussi passionnément la chasse. Il possède, sur le Semmering, un pavillon de chasse où il fait, pendant la saison, de longs séjours. Il n'est pas rare que le prince Jean II se lève à trois heures du matin pour tirer le coq, fréquent dans ces parages. Parmi les quatre «états-mitanières» d'Europe, la principauté de Liechtenstein tient le premier rang. En regard de la République d'Andorre, de Saint-Marin avec ses 61 kilom. carrés, de Monaco avec ses 21 kilom. carrés, la principauté de Liechtenstein, qui en mesure 159, est presque une grande puissance! La principauté de Liechtenstein compte 10,600 habitants répartis dans seize localités, pittoresques et prospères et qui portent d'ailleurs des noms d'origine latine. Le nom de Vaduz, la capitale, vient de «Vallis delicia». Les habitants de Liechtenstein ignorent le service militaire et ne payent pas d'impôts.

Le bruit court négativement que le prince Jean II avait invité le Pape Pie IX, lors de la prise de Rome, en 1870, à venir résider dans son Etat. Mais on nie aujourd'hui que cette proposition ait jamais été faite.

Deux reprises différentes, des Sociétés financières se sont formées en vue de créer dans la principauté de Liechtenstein, au milieu de ce charmant site alpestre, une maison de jeu modèle qui n'aurait pas manqué d'attirer la foule cosmopolite. On chercha à obtenir le consentement du prince moyennant une rente annuelle d'un million de couronnes. Mais par deux fois le prince repoussa énergiquement les offres qui lui furent faites.

LES Souverains suédois en France.

Paris, 19 novembre.

Les souverains suédois ont traversé une première fois le territoire français, afin de se rendre en Angleterre, où ils seront, pendant une semaine, les hôtes du roi Edouard et de la reine Alexandra.

A 8 heures 23 du matin, le train royal franchissait la frontière à Jumont, où l'attendait M. Paoli, le commissaire spécial, que le roi de Grèce a si justement surnommé le «gardien des souverains». A dix heures cinquante, les augustes voyageurs passaient à Amiens, où ils furent salués par les autorités militaires et civiles. Une foule nombreuse, qui s'était portée aux alentours de la gare, afin de les acclamer, fit à M. Paoli une manifestation chaleureuse. Le train, dans lequel avait pris place M. Pierron, ingénieur en chef de la Compagnie du Nord, repartit pour Cherbourg, où il arrivait à sept heures du soir.

Repa par le préfet maritime au qual de l'arsenal, les souverains ont gagné le yacht royal anglais «Victoria and Albert», entre une double haie de soldats d'infanterie coloniale. Le Roi avait endossé l'uniforme d'amiral anglais; la Reine portait une toilette noire, un manteau de fourrure et un chapeau de feutre orné d'une agrafe blanche. Très aimablement, ils ont exprimé au préfet de la Manche toute la satisfaction qu'ils éprouvaient de se trouver sur le sol français et de faire bientôt plus ample connaissance avec notre pays.

Sur le pont du yacht, les officiers et les matelots leur ont rendu les honneurs, tandis que la musique exécutait l'hymne suédois et que l'escadre du Nord, mouillée dans la rade, sous le commandement du vice-amiral Jaarögaiberry, tirait les salves réglementaires. Le «Victoria and Albert» quittera ce matin Cherbourg pour Portsmouth, escorté par une division navale anglaise, sous les ordres du contre-amiral sir François Bridgeman.

Bien que ce premier passage sur le sol français se soit accompli dans le plus strict incognito, selon le désir exprimé par Gustave V, la population française, par ses acclamations, et le gouvernement, par les honneurs exceptionnels qu'il leur a fait rendre ont témoigné à nos hôtes officiels, les sentiments de cordiale sympathie que la France éprouvait à l'égard des souverains d'un peuple ami, et la reconnaissance qu'elle leur gardait.

de l'accueil magnifique fait l'été dernier à ses représentants.

THEATRES. ORPHEUM.

C'est du vaudeville tout à fait de haute classe qu'offre l'Orpheum cette semaine, et la vogue du joli théâtre de la rue St. Charles ne pourra qu'augmenter.

Le clou du programme inauguré hier soir est une saynète de Sewell Collins, «Thirty Dollars», qui joue une petite troupe d'excellents artistes à la tête desquels se trouve Frank Nelson.

Les huit athlètes japonais qui forment la troupe Kitabanzou sont les plus forts qui soient jamais venus de l'empire du Soleil Levant en Amérique.

Deux jolies artistes, Miles Nell Lockwood et Hazel Bryson, aussi bonnes chanteuses qu'habiles comédiennes, sont parfaites dans un acte musical, tandis que Ralph Post et Eddie Russell, deux comiques, à la fois comédiens et danseurs, mettent la salle en belle humeur.

Leo Carillo est un imitateur extraordinaire, et Frank McCrea ses tireurs sont d'une adresse surprenante. Quant aux acrobates Espe, Dutton et Espe, ils sont désopilants.

TULANE.

Le succès de «The Red Mill», une comédie musicale dont Victor Herbert a écrit la délicieuse musique, a obtenu dès les premières représentations au Tulane un succès complet. La pièce n'est pas nouvelle en Amérique, et bien des airs en sont connus, mais c'est la première fois qu'elle est jouée ici, et il est incontestable que notre public l'apprécie fort.

L'intrigue, qui se déroule en Hollande, est très gentiment menée, mais l'éclat, la verve, le brillant de la gaie musique de Victor Herbert l'éclipse souvent. Il faut dire que les airs et les chansons qui y abondent sont rendus à merveille par d'excellents artistes, entre autres Joseph Whitehead et Neil McNeil, qui peuvent être classés au premier rang des comédiens chanteurs.

CRESCENT.

Un beau drame attiré toujours la foule, quelque connu qu'il soit, et souvent parce qu'il est connu. C'est le cas pour le Crescent, qui donne cette semaine «Human Hearts» et dont la salle est foulée à chaque représentation.

Et pourtant les habitués de ce théâtre l'applaudissent depuis longtemps chaque saison. Mais la vogue de cette œuvre devenue populaire par sa portée morale, augmentera chaque année. L'interprétation est aussi un facteur considérable du succès d'une ancienne pièce, et sous ce rapport «Human Hearts» ne pourrait être mieux servi. Tous les interprètes sont très bons, et en première ligne il faut citer Edmund A. Anson, Sidney Mason, Ed. A. McHugh, James A. Waltham, Marie Van, Bettie Cullington, etc.

La catastrophe de la mine de Marianna.

Pittsburg, 30 novembre.—Cent dix cadavres ont été retirés jusqu'ici des galeries de la mine de Marianna dans laquelle une explosion s'est produite samedi matin. Vingt autres cadavres seront probablement retirés dans la soirée.

Les travaux de sauvetage se poursuivent nuit et jour. L'érection de la mine s'effectuera d'une manière satisfaisante et tout nouveau danger d'explosion a disparu. Des scènes navrantes se sont déroulées aujourd'hui à la morgue où les corps des mineurs ont été déposés.

Les veuves et les orphelins se pressaient dans le vaste bâtiment, cherchant au milieu de leurs pleurs à reconnaître parmi les corps mutilés les restes de leurs bien-aimés. On estime à 130 le nombre des victimes causées par l'explosion de samedi.

Les directeurs de la mine se perdent en conjectures sur les causes de l'accident. Une inspection des galeries avait eu lieu ces jours derniers et les conditions avaient été reconnues excellentes.

L'état de santé du Souverain Pontife.

Rome, 30 novembre.—Le Pape Pie X souffre d'un léger accès de fièvre, et en conséquence est obligé de garder le lit aujourd'hui.

Les docteurs Petaci et Marofilia après une auscultation minutieuse ont annoncé qu'avec les soins voulus et du repos ils pouvaient affirmer qu'aucune complication ne surviendrait. Toutes les audiences ont été suspendues, y compris celle qui devait être accordée à l'archevêque «Glennon» de St. Louis, et à l'évêque Allen, de Mobile.

Un envoyé extraordinaire devait remettre aujourd'hui à Pie X les cadeaux qui lui ont été offerts par le roi Manuel de Portugal à l'occasion de son récent jubilé, mais vu l'indisposition du Saint Père, la réception de cet envoyé a dû être contremandée.

Manifestation anti-allemande en Bohême.

Vienne, 30 novembre.—Des défilés parvenus ce matin à Vienne annoncent que de nouvelles manifestations d'un caractère plus violent que les précédentes ont eu lieu aujourd'hui contre les étudiants allemands de l'Université de Prague. Ces manifestations ont revêtu un caractère nettement anti-dynastique.

Plusieurs étudiants allemands ont été attaqués en pleine rue par des Tchèques, insultés et frappés sans que la police cherchât à intervenir. Les allemands se sont réunis dans la soirée et ont cherché à organiser une contre-démonstration.

Ils ont paré en cortège dans les rues, drapeau en tête, chantant l'hymne impérial. Leur drapeau a été arraché et réduit en pièces par la foule. Ces manifestations causent une profonde sensation parmi la population allemande de l'empire, et viennent encore ajouter aux graves embarras dans lesquels la question des Balkans a plongé le gouvernement.

FAITS DIVERS.

INCENDIE.

A six heures et demie hier après-midi un feu a été découvert dans la demeure de Mme Alice Foley, rue Claiborne 1674. Les flammes ont été promptement éteintes.

Corps abandonné.

C. M. Lester en passant hier matin rue Alabo, entre Bompard et Bourgeois, a découvert le corps d'un enfant nouveau-né dans un ruisseau. La police du cinquième arrondissement a été prévenue par M. Lester et a transporté le corps à la morgue.

Déraillement.

Le car No 107 de la ligne Collée en charge de l'électicien James Powers a déraillé à l'angle des rues Valence et Magnin hier après-midi vers trois heures et demie. R. J. Rinsmill un passager a été légèrement blessé au corps.

Déserteur Arrêté.

Arthur Adams, un déserteur de la marine, a été arrêté hier rue Commerce 643, dans un restaurant où il travaillait depuis quelques jours. Il paraît que Adams a déserté du croiseur «Bainoa» à Mare Island, Cal., le 4 novembre dernier.

L'Alliance Franco-Louisianaise

De l'Enseignement de Français.

Une intéressante cérémonie, à laquelle ont pris part plus de deux cent cinquante élèves, a eu lieu hier après-midi à l'occasion de l'inauguration des classes de français dans l'école W. O. Rogers, sous la présidence du professeur Alcée Fortier. Les membres du comité, MM. Fortier, Oemichen, Ledoux, Dammour, Roy ainsi que le surintendant le Prof. A. Tullaire, se sont rendus en corps à l'école où ils ont été reçus par Mme Richard et Elvete du Mothers' Club et Hélène Brown, principale de l'école.

M. Fortier a fait une intéressante allocution évoquant le souvenir de Wm O. Rogers, qui a donné son nom à l'école. M. Alf. Oemichen et Maurice Dammour ont également parlé, puis Mme Richard et DeGruy, les deux institutrices, ont été présentées par Mme Brown.

Un programme musical admirablement exécuté a terminé la cérémonie.

Suspension de l'avocat Richardson.

La cour suprême de la Louisiane a rendu hier une décision dans l'affaire de l'avocat Francis Rivers Richardson, dont l'Association du Barreau de la Louisiane demandait la radiation pour conduite indigne de la profession dans des transactions avec Mme Mélanie Widling qui obéissait à obtenir l'indivision. Le cour suprême a interdit à l'avocat Francis Rivers Richardson d'exercer sa profession devant aucune cour de la Louisiane pendant douze mois.

C'est le juge Breaux qui a donné lecture du jugement de la cour. Ce jugement a été rendu à l'unanimité moins une voix, celle du juge Provesty.

C'était la seconde fois que la radiation de l'avocat Francis Rivers Richardson était demandée, et sa culpabilité a été démontrée à la satisfaction de la cour.

Jeune personne lapageuse.

Une jeune personne du nom de Henrietta Grand se conduisit de telle façon au bal de l'Eleator's Union que des membres du comité de réception l'ont fait arrêter.

Henrietta n'a mal reçu les agents Boffi et Dodson qui se sont présentés pour faire droit à la requête, de sorte qu'elle a été série d'accusations a été déposée contre elle: insultes, bris de paix, langage indécent, insultes à la police.

Il parait, d'après certains membres du comité, que Henrietta Grand avait fait de fréquentes excursions au buffet. Toutefois, les agents de police ont dit devant le recorder qu'elle n'était qu'«éméchée» lorsqu'elle fut arrêtée. Le prévenu a demandé des accusateurs jurés et elle va employer un avocat pour plaider sa cause.

Procès en dommages.

Ambrose D. Mayhill intente devant la cour civile de district un procès en \$10,000 de dommages-intérêts à la General Contracting Company. M. Mayhill allégué dans sa requête au tribunal que le 7 janvier 1908, au soir, dans la rue Julia près de la rue Baronne, il est tombé dans un trou de cinq à six pieds de profondeur et de trois pieds de largeur creusé par des ouvriers de ladite compagnie et a été blessé grièvement.

Le trou, au dire du plaignant, n'était ni éclairé ni gardé, et il estime, en conséquence, que la compagnie est responsable de son accident et lui doit une indemnité.

Feuilleton. NOËLLA. GRAND ROMAN INÉDIT. PAR CHARLES MÉROUVEL. DEUXIÈME PARTIE. SHULE! XXIV. CONFESION!

Il est un éblouir de joie. —Nous la reverrons! s'écria-t-il. Oh êtes-vous ces jours derniers? —J'étais à sa recherche. —Voyez! —Où! moi... Peisque tu l'aimes, je voulais la prendre sous ma protection... à cause de toi... Elle ajouta avec un accent de tendresse indéchiffrable: —Est-ce que je ne pensais pas sans cesse à toi? Est-ce que je n'aurais pas tout donné pour t'élever sans une peine?... N'es-tu pas depuis ta naissance mon seul amour et presque mon seul soutien?... Comme je parlais avec Marie-Anne, je me suis trouvée dans le train avec un voyageur qui comme nous allait à Laval... C'était l'acquéreur du château de Sablaines. Nous avons causé... Lui aussi avec le même bat... Il voulait retrouver cette jeune fille mais pour d'autres raisons que nous. Je la cherchais parce que tu la regrettes... Lui il la cherchait parce qu'il a pour elle les sentiments d'un père... Attends, je te contais plus tard ce qu'il a fait... C'est un homme à son caractère, un caractère admirable... Tu seras heureux de le connaître... Tu verras... Tu aimes cette jeune fille? —Oh! mère! —Et bien! quand on aime, on désire le bonheur de l'aimée. Ne crains rien désormais pour elle.

Elle a trouvé un protecteur... Elle n'a plus rien à redouter de l'avenir... Elle dit en soupirant: —Et maintenant va dormir, et tu peux... C'est trop de joie pour moi dans une maison où il ne devrait y avoir que des larmes. Elle ouvrit ses bras. Il s'y précipita et serré contre lui dans une douce étreinte, elle lui répétait: —Tu connais mon secret, garde-le... Ici, nous serons trois à le connaître... A demain!... Elle se quittèrent. Cette nuit-là, il ne retourna pas à la rue Louis-le-Grand. Il arrivait au seuil de sa chambre, lorsqu'il se trouva face à face avec Marie-Anne, qui, étonnée de sa présence à pareille heure, lui demanda: —D'où viens-tu? —De voir ma marraine... —Ah! Il prit les deux mains de la Bretonne, et essuyait: —Je sais tout... —Vrai? —Oui, tout. —Tant mieux, si-elle en respirant, comme déchargée d'un poids. Alors tu sais que madame la marquise est ta mère!... Il l'embrassa avec un redoublement d'affection et déclara: —Tu seras toujours la vraie pour le monde et l'on aura deux... Voilà tout. Tu veux bien,

Et avec un accent qui alla au cœur de la pauvre fille: —Comme tu as été bonne et dévouée, et comme tu mérites qu'on t'aime! Et je t'aimerais, moi, chère mère, plus encore, toute la vie, toute! Le lendemain, dès le matin, la maison s'emplit de bruit et d'agitation. Ce sont des heures lentes et douloureuses. Les employés de la mort, lugubres, noirs comme l'Érèbe, arrivèrent avec leurs chariots remplis de ce banal appareil qu'on porte chaque d'un bout de Paris à l'autre. La sinistre fancheuse n'y recueillait-elle pas sa moisson à chaque instant, sans distinction de saison, l'hiver comme l'été, au printemps comme à l'automne, dans tous les rangs, pauvres ou riches. L'écousson des d'Orville fut placé sur la grille sur le fond noir des fanèbres tentures. Les ouvriers de passage en allant à leurs travaux, les employés à leurs bureaux ou à leurs magasins, faisaient des réflexions sur l'événement. —Pas de chance de craver son pouce quand on habite un local pareil! —Si j'avais la braine qu'on va déboumer pour le convoi! —Tu peux être sans crainte... Il en restera dans la boîte plus que dans ta profonde et dans la mienne!...

—N'est-ce pas l'ancien hôtel Restaud, cette bâtisse? —Faitement. —Des gens qui ont fait parler d'eux dans le temps et pas en beau. —Possible, mais c'est de l'histoire ancienne et pour le quart d'heure ils tiennent le bon bout, ma vieille... A dix heures précises la grande nef et les bas-côtés de Sainte-Clotilde regorgeaient d'assistants et de curieux. Il y en avait de tous les mondes, moins du plus élevé que des autres. Retraqué dans son orgueil et dans ses préjugés, il désarma difficilement. La mort tragique du marquis André d'Orville ne l'avait pas fait sortir de sa raideur et de son hostilité. En revanche, les pauvres, pour lesquels Marguerite Restaud donnait tout ce qu'on lui demandait, les voisins, les amis de service du marquis, les fournisseurs, formaient une foule compacte, dans laquelle il n'était pas facile de trouver une place. La marquise avait voulu accompagner à sa dernière demeure le mari dont elle était depuis si longtemps séparée et dont elle se reprochait à la fois les chagrins et la mort. Ah! si elle avait pu prévoir ce débâcle, si elle avait pu croire qu'un préparatif si soigné, cause de ce duel, eût entraîné ces deux

anciens camarades l'un contre l'autre! Elle était accompagnée de Marie-Anne. Jean Guéneq se tenait de l'autre côté du catafalque, auprès de Me Delacour. Les chants de la maîtrise, les feux verts des cascadeuses, les sons graves de l'orgue, la solennité des cérémonies, toute cette pompe funéraire produisant sur les assistants une impression profonde et les plongant dans ces vagues rêveries qui nous emportent au-dessus des sphères terrestres. Jean Guéneq, absorbé comme les autres, entendit à quelques pas de lui, sous les arceaux d'une nef latérale, un sanglot étouffé. Il se tourna de ce côté. Une jeune fille blonde, vêtue de noir, était à genoux sur un prie-Dieu, la tête à demi cachée de ses mains. Un homme d'une cinquantaine d'années, penché sur elle, lui disait quelques mots à voix basse. Jean Guéneq n'entendait pas les paroles, mais elles produisaient évidemment sur cette jeune fille un effet extraordinaire. Impossible de distinguer ses traits dans cette nef mal éclairée par les vitraux d'une haute chapelle ogivale ouverte sur une chapelle voisine. L'homme qui parlait à cette jeune fille en baissant la tête était Jacques

Roussel. Elle s'appelait Noëlla. Roussel lui disait: —Mon enfant, je vous ai promise de vous conduire aujourd'hui près de votre père et de votre mère... Je tiens ma parole... Vous êtes près de votre père... Il est dans ce cercueil... Il s'appelait le marquis André d'Orville-Rougemont... Votre mère n'était pas sa femme... C'était la mienne qu'il m'avait enlevée... De là ma vengeance et mes malheurs... Il y a longtemps que ma haine s'est éteinte... Je vous ai retrouvé trop tard... Vous ne le verrez pas... Priez pour lui... Jean Guéneq était très ému. Il ne connaissait pas l'homme qui se trouvait là. Et ne l'avait jamais vu. Il se demandait si l'homme qui devait avoir une sorte de lien entre eux... De la jeune fille, il ne pouvait distinguer que les cheveux... mais leur nuance si rare l'attirait involontairement... Sans cesse il y reportait ses regards... Un moment elle se redressa à demi. Il faillit laisser échapper un cri: —Elle! Me Delacour l'entendit, à peine sorti de ses lèvres. D'un signe Jean Guéneq lui montra le nef latérale et lui dit: —C'est Suzanne, celle dont je